

ment au pontife qui est à lui seul l'origine, l'occasion, le nœud de toute cette question italienne. Quelle étonnante et presque miraculeuse péripétie des choses humaines ! C'est la cloche du dôme de Saint-Pierre qui sonne tout à coup dans le sommeil des peuples le tocsin de l'indépendance italienne ! C'est le cierge du Vatican qui allume la torche de la liberté de l'Italie ! C'est l'homme de paix qui tire le glaive ! C'est le docile instrument des volontés de l'empire qui devient le Rienzi couronné de la Rome moderne, et qui dit à l'ombre de son peuple : Levez-vous, et ralliez l'Italie éparse et enchaînée autour de vous !

" Nous ne sommes pas de ceux qui se font à volonté les illusions de leurs désirs ; nous ne sommes pas de ceux qui croient qu'on ressuscite un peuple en soufflant son âme sur lui comme Elisée sur l'enfant de la veuve ; nous ne sommes pas de ceux qui voient déjà l'Italie entière battant des mains à son souverain Pontife, secouru tout à coup les huit ou dix dominations qui la disloquent, forcés ses princes, vaisseaux de l'Autriche, à marcher contre leur suzerain, s'armer, se rallier, s'aguerir, combattre, se fondre, s'organiser en une seule et invincible nationalité, et rejeter du premier geste au-delà de l'Adriatique et des Alpes les Germaines.

" Nous croyons même très-fortement, parce que nous avons étudié vingt ans l'Italie sur son propre sol, que la souveraineté temporelle d'un Pape au centre de la Péninsule comme le corps étranger dans le tronc, est l'obstacle organique et presque insurmontable à l'unité active, solide et indépendante de l'Italie sous une seule domination : un enfant le comprendrait si nous l'expliquions ici. Nous ne voulons pas attiser l'espérance ; mais quel que soit le sort de la tentative inattendue dont le monde est ébloui, le nom de Pie IX honore par son entreprise, illustré par son courage, consacré par son patriotisme, béni de la religion comme Pontife, béni de la liberté comme tribun, béni de la patrie italienne comme patriote, n'en restera pas moins dans l'histoire un talisman vénéré, que l'Italie agitera aux yeux de ses peuples dans les tristesses de son attente, et proclamera dans sa reconnaissance aux jours de sa véritable résurrection !

" On s'est rarement rendu compte du mécanisme bizarre, compliqué, confus, du gouvernement de la papauté à Rome, considéré comme gouvernement temporel. Le voici défini en peu de mots : " Les vices de toutes les natures de gouvernement sans leurs avantages réunis dans un seul gouvernement."

" En effet, ne vous récriez pas, mais réfléchissez ! Le gouvernement de la papauté temporelle à Rome est tout à la fois une théocratie ou le gouvernement d'un pontificat éternel, une oligarchie ou le gouvernement d'un petit groupe d'hommes influents dans l'Etat, les cardinaux ; une monarchie, car le Pape est roi ; une république, car les chefs de l'oligarchie sacerdotale élisent et le déposent ; une aristocratie, car les princes romains sont les vaisseaux du Pape et les suzerains du peuple ; une démocratie, car l'élection y est le principe de la souveraineté ; enfin, une domination par l'étranger, car les cardinaux, grands électeurs de cette monarchie élective, appartiennent à toutes les puissances de l'Italie amies ou ennemies de Rome, et à toutes les nations catholiques du globe étrangères aux intérêts de Rome.

" Ceux qui fondent l'indépendance de l'Italie sur le Pape, souverain de la Péninsule, la fondent donc sur un rêve. Que serait une indépendance qui périrait avec son fondateur ? Pie IX est un hasard, ou plutôt une providence ; mais Pie IX est un coup de sort. Il faut le saisir comme on saisit un coup de sort, l'heureuse fortune de l'Italie, en remerçant le ciel, mais y compter deux fois ! Pie IX est une inspiration, une occasion, un grand symptôme. Il s'est trouvé qu'un jour, dans les siècles des siècles, le patriotisme italien, souffrant, comprimé, frémissant dans les âmes de vingt-sept millions d'hommes, s'est incarné dans un homme de vertu, d'entreprise et de courage ; que cet homme était Pape ; que cet homme vénéré de la chrétienté comme Pape-garant contre l'intimidation des rois comme souverain, a osé et a pu jeter impunément en l'air de l'indépendance italienne du haut de son trône et du haut de sa chaire, grand conspirateur à haute voix au milieu de l'Italie muette et du monde étonné ! que ce cri a ébranlé toutes les fibres, depuis celles des princes jusqu'à celles du dernier mendiant dans cette terre assoupie, mais vivante ; et que, depuis le pied des Alpes jusqu'à Messine, la grande tentation de la liberté, présentée par une main sacrée, s'est insinuée dans tous les cœurs, a remué toutes les pensées, armé tous les bras, passionné toutes les âmes libres et généreuses en Europe ! que tout le monde a voulu être de la religion du pontife de la liberté ! Eh quoi ! n'est-ce pas assez pour un seul homme et pour un seul mot, d'avoir ainsi soulevé la pierre du sépulchre et fait dire à l'Italie : Je vis, — et à l'Europe : Je veux qu'elle vive !

" Le Pape a fait ce qu'il pouvait faire. C'était à nous de faire le reste."

LA SUISSE. — Au moment de dire notre opinion sur l'affaire suisse, nous ne pouvons nous empêcher de recueillir religieusement toute notre prudence de paroles et tous nos scrupules d'humanité, de peur de dire un mot qui porte plus loin que nos pensées, qui soit un encouragement à la guerre étrangère ; un mot, enfin, qui risquerait de devenir une goutte de sang ! Le sang des Suisses nous est aussi sacré que celui de la France. Nous voudrions à tout prix prévenir ou concilier le fatal conflit où il menace de couler.

" Nos lecteurs connaissent la situation de la Suisse. Ils savent que cette grande peuplade, encore imparfaitement nationalisée, n'est qu'un groupe de petits états appelés cantons, disséminés dans les bassins, dans les vallées et sur les hautes croupes des Alpes ; indépendants les uns des autres pour leur gouvernement intérieur, mais seulement par un lien fédéral trop relâché pour retenir ce faisceau éparé et discordant en une véritable et efficace fédération. Pour parler juste, ils savent que la Suisse est une anarchie, quelquefois paisible, quelquefois agitée, toujours faible et demandant en vain des conditions d'ordre, de force et de vie à une constitution qui ne les renferme pas.

" Ce mode de constitution, dangereux partout, est plus funeste encore à la Suisse qu'il ne le serait dans tout autre pays où l'incohérence de la fédération pourrait être jusqu'à un certain point corrigée par l'unité d'opinion. La Suisse n'a pas plus d'unité d'opinion que d'unité de langue et de gouvernement. Sa constitution géographique le lui interdit. C'est une impasse du monde ; c'est un Tibet européen, c'est un dédale profond, sinueux et dans certaines parties, inaccessible, de vallées, de bassins, de gorges, de lacs, de cours d'eau, de glaciers, de montagnes, où la civilisation générale du globe n'arrive qu'en échos lointains et retardés. C'est un fragment du moyen-âge, avec ses municipalités, ses démocraties pastorales, ses aristocraties féodales, ses abbayes souveraines, ses moines, ses lois, ses coutumes, ses superstitions, pétrifiés sur les sommets de l'Helvétie.

" Par quelques-uns de ses cantons, la Suisse étend dans toutes les ténèbres de l'état social primitif et presque de la barbarie ; par d'autres, elle touche, comme à Genève et à Lausanne, à tout le raffinement de la civilisation la plus moderne, séjour de Voltaire, patrie de J.-J. Rousseau, de Mme de Staël, colonie de l'Angleterre, foyer d'idées libérales, cen-

tre d'industries, atelier de républicanisme, laboratoire de systèmes sociaux, charbon incandescent de la révolution française.

" On comprend combien une telle dissemblance de mœurs, d'intérêts, d'habitudes, d'idées, de religion, doit apporter d'incohérence et de difficultés d'action commune dans la constitution. Les Suisses ne sont unis que par la géographie. Otez-leur leurs montagnes natives, ils formeront à l'instant trois ou quatre peuples différents et antipathiques. Mais la nécessité de défendre leur sol et leur liberté comme les forces à se rallier en se repoussant. De là les fréquentes agitations de ce pays ; de là les tendances perpétuelles à la guerre civile ; de là les derniers troubles, et la nouvelle crise à laquelle nous touchons.

" On sait comment elle a commencé : sous la forme de guerre religieuse. Les Jésuites passionnant pour eux ou contre eux le Valais, Lucerne, Fribourg ; les convents d'Argovie, sécularisés par la diète, obstinément maintenus contre elle ; les corps-frances allant porter impunément la guerre d'un canton à l'autre, autre répression que les coups de fusil ; la guerre de citoyens en citoyens dans la république, le droit d'association ; les cantons renversant à la baïonnette ou au serutin leur gouvernement, en instituant d'autres, et arrosant la terre de sang suisse, en présence de la fédération générale sans droit et sans force pour sauver même ses propres enfants ; enfin, une ligne de petits cantons appelée le Sonderbund, pour s'opposer, à main armée, à l'exécution des volontés légales de la fédération tout entière, voilà le spectacle de ces dernières années ! Voilà la constitution suicide que les puissances proclament comme inviolable et sacrée pour les Suisses, et que le gouvernement français protège de tous ses vœux et protégera bientôt peut-être de ses baïonnettes ! ! Nous n'ajoutons rien à l'histoire ; nous la racontons.

" Faut-il s'étonner que l'esprit de vie, de nationalité et de conservation véritable s'agite en Suisse pour réformer une semblable constitution et pour demander, à main armée, l'obéissance à la diète, la révision et une concentration raisonnable du pacte fédéral ? Faut-il s'étonner que la guerre tranche ce que le droit et le bon sens n'ont pu dénouer ?"



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1847.

QUELQUES MOTS SUR LE MANIFESTE DE

L'HONORABLE LOUIS-JOSEPH PAPINEAU.

Comme nous le disions mardi, nous n'entendons pas adopter entièrement la manière de voir de notre correspondant "Un observateur." au sujet du Manifeste de l'honorable Louis-Joseph Papineau.

Nous n'entendons pas de parler longuement de ce Manifeste remarquable ; nous nous contenterons d'en dire quelques mots.

En commençant la lecture de ce long document, on ne peut s'empêcher de reporter sa pensée vers les années où l'honorable écrivain se trouvait au sein de notre Chambre d'Assemblée ; on ne peut s'empêcher de se souvenir de ses lutes si longues, de ses travaux si multipliés, de ses services signalés. On ne peut s'empêcher de se représenter M. Papineau prenant tant de fois la parole au sein de notre Législature pour élever de tout le poids de son éloquence, de son raisonnement, et de ses reproches les adversaires et les ennemis de la masse des habitants du pays. Ce retour sur le passé nous fait voir que celui qui manifeste aujourd'hui ses sentiments d'une manière aussi franche, aussi libre et aussi énergique, a longtemps combattu pour nous, qu'il a consacré toute sa vie au service de la Patrie, qu'il mérite par conséquent d'être entendu avec attention et respect. Pour notre part, après avoir lu et relu attentivement ce long et habile document, il nous est impossible de faire écho à notre correspondant et de dire avec lui qu'on observe de la faiblesse dans le style.

Quant à dire avec la Gazette de Montréal que c'est là un écrit révolutionnaire, sans bon sens et extravagant, c'est impossible pour nous. Car nous regardons ce Manifeste comme un document bien remarquable, plein de sens, de raison et de patriotisme. D'ailleurs si par hasard nous eussions trouvé qu'il en était ainsi, nous ne nous serions jamais permis, comme la Gazette de Montréal, de traiter, d'une manière aussi peu convenable et aussi peu courtoise, l'œuvre d'un homme comme M. Papineau qui a travaillé durant trente ans à la grande affaire du pays, et qui ne fait que revenir d'un long exil de huit ans, durant lequel les angoisses, les chagrins, et la douleur ne doivent pas avoir manqué. Le malheur est toujours respectable, même dans un ennemi.

Dans ce Manifeste, M. Papineau peint en traits de feu la conduite des gouverneurs qui ont mal agi envers les Canadiens, mal gouverné le Canada. Il fait la longue liste des griefs du pays ; il déroule avec ce talent qu'on lui connaît le tableau de nos misères et de nos infortunes. Puis il en vient à parler du gouvernement regretté, de sir Charles Bagot. La conduite du ministère LaFontaine-Baldwin lui paraît irréprochable ; ils ont bien fait, dit-il, de résigner, lorsque sir Charles Metcalfe a voulu dictatorialiser et faire de ses ministres des jouets ou des automates. M. Papineau parle ensuite de la manière dont le Canada a été administré durant les quatre dernières années. En voyant comme le gouvernement responsable a mal agi ou plutôt n'a pas agi du tout durant ces dernières années, il conclut que le gouvernement responsable ne pourra jamais agir, que le gouvernement sera toujours mauvais tant que l'Union ne sera pas rappelée. Il eût été bien beau de voir ici figurer certaines lignes à l'adresse de certains Canadiens qui, après 1847, consentirent à se séparer de leurs compatriotes, à renoncer à tout leur beau passé, et à aller grossir les rangs de nos ennemis politiques. Mais il nous peine de le dire, ces lignes ne s'y trouvent pas. Il est bien vrai que M. Papineau condamne hautement la manière dont le Canada est régi depuis quatre ans, mais puisqu'il avait bien cité des noms et des époques différentes, il nous semble qu'il eût été au moins de circonstance, que c'eût donné un nouveau témoignage, un témoignage solennel d'approbation aux ex-ministres que de censurer en traits brûlants ces transfuges politiques quels qu'ils fussent. Ceci était d'autant plus facile qu'en politique on doit re-

garder aux principes avant de regarder aux individus. C'eût été aussi une leçon qui peut-être eût eu d'heureuses suites.

En second lieu, nous ne pouvons que regretter de voir M. Papineau conclure ce qui suit : " Parce que le gouvernement des quatre dernières années a été mauvais, le gouvernement sera toujours tant que l'Union ne sera pas rappelée." Pour nous, nous sommes de même avis que nos confrères de la presse canadienne sur ce point, nous voulons essayer de retirer de notre forme actuelle de gouvernement le plus de bien possible. Si nous voyons plus tard que ce bien nous ne pouvons l'avoir, eh bien ! nous aviserons. Jusque là nous croyons avec M. Papineau qu'il vaut mieux pour lui et pour le pays qu'il ne rentre pas actuellement au sein de notre Législature. Car avec des différences d'opinion aussi importantes, sa rentrée ne ferait que causer du trouble dans les rangs des réformistes et, M. Papineau l'avoue lui-même, il fait la plus grande union parmi les libéraux du Canada. Nous espérons donc que les électeurs des comtés de St. Maurice et de Huntingdon ne forceront pas M. Papineau à rentrer cette année au sein du parlement. Les motifs sont bons, ils sont louables, ils sont des plus patriotiques. Respectons-les, ne froissons pas ses sentiments. M. Papineau verra dans cette détermination que nous nous rendons à ses désirs et à ses vœux, que nous ne voulons pas lui imposer une charge qu'il ne peut recevoir pour le moment ; et d'un autre côté, il se convaincra de plus en plus que les Canadiens savent recevoir un bon conseil, qu'ils savent consulter leurs intérêts, et qu'ils préfèrent se priver pour un temps du génie, des lumières et de l'éloquence d'un des leurs, pour tenter de mener à bonne fin la belle et sainte cause de la patrie !

NOUVELLES ELECTORALES.

A Portneuf, nous écrit-on, MM. Rinfret et Tasche-reau se sont retirés ; la lutte sera donc entre MM. Bel-leau et Duchesnay.

A Berthier, nous apprenons que M. L. A. Derome oppose M. Armstrong. Ici encore c'est une entreprise inutile, nous dirions presque impolitique, car M. Armstrong, qui s'est représenté depuis plusieurs semaines et qui représente le comté, est un monsieur qui mérite de la part des électeurs toute confiance ; il est réformiste par conviction, il l'a toujours été, il a toujours fait son devoir, il n'est pas juste de le pousser sans raisons valables. D'ailleurs cette opposition tend à diviser les votes, et peut donner envie à quel-qu'un d'entre eux de se faire jour, et de tenter de se faire élire. Dans tous les cas, pareille rivalité ne peut avoir aucuns bons résultats et peut en avoir de mauvais.

A Chambly, nous voyons par la Minerve d'hier soir que M. Deaubien vient de faire son adresse aux électeurs de ce comté, et M. P. P. Demaray fait de même. Il est fort à regretter de voir ainsi des candidats réformistes se faire de l'opposition pour l'honneur de la représentation. C'est chose inutile et peut-être nuisible. On ne peut dire que c'est l'effet du hasard, car dans cette circonstance comme dans plusieurs autres, il était bien connu qu'il y avait sur les rangs un candidat réformiste ; il n'était donc nullement nécessaire qu'il s'en présentât un autre.

A Montréal, comme nous le disions dans notre dernier feuille, la nomination des candidats doit avoir lieu le 5 janvier, et comme le remarque la Minerve d'hier soir, il se trouve une curieuse coïncidence entre cette nomination et celle pour Terbonne. Les deux officiers rapporteurs, MM. H. Riley et M. A. Turgeon ont en en même temps l'idée de l'ex: cette nomination le même jour ! !

Pour Huntingdon, à part M. Sauvageau qui, nous dit-on, est sûr de son élection, M. Loop Odell se met sur les rangs comme candidat.

A Vandreville, M. Lantier, nous écrit-on, se retire de la vie publique ; M. Harwood va recevoir l'appui des électeurs.

La Gazette de Montréal de ce matin dit que M. Badgley est sûr d'une plus grande majorité à Missis-siqui qu'à sa dernière élection.

A Bytown, la nomination des candidats aura lieu le 5 janvier.

A Kingston, il y a eu mercredi une assemblée pour la nomination des candidats, la majorité des personnes présentes était en faveur de M. McKenzie qui a pour antagoniste M. McDonald, nouveau Commissaire des Terres. L'élection doit se faire le 28 et le 29 du courant. L'élection de M. McDonald est, dit-on, fort douteuse.

A Leeds, M. Gowen et Richards sont sur les rangs ; c'est le 5 et 6 janvier qu'ils s'y feront élire.

A Toronto, il y a quatre candidats ; trois Tories MM. Sherwood, Boulton et Bethune, et un réformiste M. Beattie ; l'élection aura lieu le 27 et le 28 courant. M. Bethune a de bonnes chances, et l'on ajoute que M. Beattie pourrait bien être la fin victorieux.

A Brockville, l'élection est pour le 27 et 28 ; les candidats sont M. G. Sherwood et Buell.

A Cornwall, l'hon. J. H. Cameron a été élu ; c'est un conservateur ; il a remporté son élection par une majorité de 17 !

A Cobourg, les seuls candidats actuels sont MM. Meyers et Weller ; l'élection aura lieu le 29 et le 30 courant.

A Hastings, MM. Murney et Flint sont les deux seuls rivaux ; l'élection est pour le 27 et le 28.

A Durham, M. J. Smith est le candidat réformiste.

A Huron, M. Wynne est, dit-on, le candidat libéral ; il a de bonnes chances de succès.

Le Bureau de Commerce de Montréal vient de présenter un mémoire à S. E. Lord Elgin, portant qu'il serait désirable qu'un courrier fut chargé de lettres seulement pour Halifax, afin de remédier à l'inconvénient qui résulte par le passage aux E. U. S. E. à répondre qu'elle en conférerait avec le Maître Général des Postes.

LE BAZAR.

Nos lecteurs ne doivent pas oublier que le Bazar pour les pauvres se tient à l'ancien Hôtel Daley. Les nombreux et beaux objets qui s'y trouvent étalés sont bien propres à attirer l'attention et méritent d'être vus en détail. La salle a été assez bien visitée par la partie jeune de notre population, mais en général on y remarque encore que peu de chefs de famille. Nous supposons qu'il se sont tous donnés le mot pour s'y rendre les derniers jours ; aussi sommes-nous certains qu'aujourd'hui et la semaine prochaine on les y verra en grand nombre.

Nous accons réception du "Rapport des commis-saires des travaux publics, mis devant l'Assemblée législative le 12 juillet 1847." Nous en remercions l'honorable commissaire pour le Bas-Canada.

Les malles pour le Haut-Canada seront closes à Pa-venir à Montréal à 9 heures du matin.

La prochaine maille pour l'Europe sera close à Mont-réal le 25 courant à 8 heures du matin.

A une assemblée générale des électeurs de la pa-roisse de Beauport, convoquée conformément à l'invita-tion du Comité Constitutionnel de la réforme et du progrès de Québec, et tenue ce jour, les messieurs suivants ont été nommés officiers et membres du comi-té de paroisse :

Capitaine DEROUSSELLES, écrivain, président.
FRANS. POLLAN, vice-président,
JEAN PARENT, secrétaire.

Membres du Comité.
Chs. Parent, Godf. Bélanger, Ab. Bélanger, P. Marcoux, Jacq. Lefebvre Mich. Giroux, Ant. Laplante, Jean Bolduc, Mich. Bélanger, Amb. Gendron, Paul Rivville, J.-B. Langevin, Jos. Parent, Frans. Parent, P. Dubeau, P. Guillot, Jos. Mailloux, P. Parent, Frans. Binet.
St-Augustin, comté de Portneuf,
12 décembre 1847.

A l'invitation du Comité Constitutionnel de la Ré-forme et du Progrès de la ville de Québec, les citoyens de la paroisse de St. Augustin se sont assemblés le 12 dans la salle publique du presbytère de la dite pa-roisse, par avis public donné à la porte de l'église à l'is-sue de la messe.

Daniel Watters, écrivain, N. P., et Praxède Larue, écrivain, M. D., furent appelés à expliquer le but de l'as-semblée et à faire connaître les avantages qui résul-teront d'une association modelée sur celle des citoyens de Québec.

On procéda ensuite à l'élection des officiers, et les messieurs suivants furent unanimement élus :

Daniel Watters, écrivain, N. P., président.
Nicolas Côté, écrivain, vice-président.
Edouard Constantin, écrivain, trésorier.
Dr. Praxède Larue, secrétaire.

Après les nominations susdites, les messieurs suivants furent appelés à faire partie du comité de la dite pa-roisse de St-Augustin, savoir :

Le major Joseph Valain ; P. Mercure, maire de la ci-devant corporation ; MM. J.-B. Racette, Raph. Ro-cheron, Ign. Gaboury, J. Jobin, Frs. Couture, A. Vallières, Ls. Laberge, Des. Verret, Ls. Laperrière, A. Dro-let, Jean Constantin, X. Drolet, P. Dugal, J. Quézée, J. Julien, Ls. Palardeau, Ab. Lauriot, A. Denys, Ls. Mar-tel, Jos. Juineau, Ls. Côté, et Ol. Girard. Canadien.

LA RECEPTION.

Le vieux Rough and Ready ne se rend jamais, di-sait-on ; il a bien fallu cependant qu'il se rendit hier et qu'il se livrât sans condition au peuple de la Louisiane, dont l'enthousiasme a été plus irrésistible qu'une charge de cent mille Mexicains. Il nous appartenait depuis le moment où il avait mis le pied sur le sol de notre Etat : mais il fallait qu'un pareil bonheur fût solennel-lement célébré ; et, on peut le dire hautement, rien n'a manqué à cette glorieuse cérémonie. L'entrée du héros du Buena-Visita a été véritablement triomphale, et si l'on peut en décrire avec quelque exactitude les divers incidents, il est tout-à-fait impossible de donner une complète idée du magnifique spectacle qu'elle a présenté, et des sentiments de joie, de gratitude, et d'enthousiasme qu'elle a soulevés dans le cœur de toute cette multitude empressée, ardente, attentive, qui aspirait à voir, à saluer le glorieux vétéran. Notre popula-tion toute entière, semblait s'être transportée autour de la place d'armes et sur la levée pour assister au défilé, et ce fut un tonnerre de hurrahs et de cris d'enthousiasme, quand le digne général descendit du bateau et s'avança au milieu de la haie formée par les compagnies de la Légion qui avaient grand peine à maintenir la foule enivré. Arrivé sur l'arc de triomphe qui décorait la place d'armes, le général Taylor fut accueilli par le maire qui lui adressa une éloquente et digne allocution. Le vieux guerrier y répondit avec une brièveté toute militaire, mais avec ce sentiment de modestie et de convenance qui ne l'aban-donne jamais : " Vous appréciez bien haut les dan-gers que j'ai courus et ces services, ils sont amplement payés par l'accueil brillant et cordial que je reçois." Puis, donnant le bras au gouverneur John-son, il se rendit à la cathédrale pour y entendre le Te Deum. Lorsque la cérémonie religieuse fut termi-née et que le héros vint monter son cheval de bataille, les acclamations qui avaient salué son passage sous l'arc de triomphe reprirent avec plus de force. On eût dit que la foule s'était encore augmentée et que son enthousiasme s'était accru comme son nombre.

Et toute cette population qui s'était condensée sur la place d'armes se mit à suivre le cortège dans les rues où stationnaient déjà sur les trottoirs des milliers de spectateurs qui, désespérant de pouvoir contempler le général à son entrée, l'attendaient à son passage. Tan-dis que les banquettes et la chaussée étaient envahies, toutes les fenêtres, tous les balcons fourmillaient de dames qui agitaient leurs mouchoirs et qui ne crai-gnaient pas même de crier : " Vive Taylor ! " Quant à celui qui était l'objet de tous ces honneurs, il s'avan-çait au milieu de ses concitoyens avec cet air simple et affable qui donne plus de prix encore à la gloire. Il saluait comme un homme qui retrouve des amis à l'affection desquels il est sensible : on ne saurait por-ter son triomphe d'une façon plus aisée et plus natu-relle. L'intrépide " Rough and Ready " est bien tel qu'on nous l'avions rêvé : il sait conserver partout ce ca-chet de simplicité qui relève si fort tous ses actes et toutes ses paroles.

Certes la journée d'hier vivra longtemps dans la mé-moire des citoyens de la Nouvelle-Orléans ; longtemps ils se rappelleront avec honneur les émotions qui ont agité leur cœur lorsqu'il ont accueilli parmi eux le gé-néral Taylor ; mais celui-ci de son côté devra placer son arrivée dans notre ville au nombre des meilleurs jours de sa vie ; en effet, il aura compris avec quelle force la fibre populaire vibre en sa faveur ; quelle sympa-thie s'attache à sa personne ; en un mot